L'association pour la jubilation des cinéphiles
vous propose au Pathé Mâcon
samedi 14 septembre 2024 à 19 heures
en avant-première

Les graines du figuier sauvage
de Mohammad Rasoulof (Iran - 18/09/2024)
avec Misagh Zare, Mahsa Rostami, Starke Maleki…
v.o.s.t. - 2h46

Festival de Cannes 2024
Prix spécial du Jury
Prix FIPRESCI de la critique internationale
Prix du jury oecumenique
Prix François Challais
Prix des cinémas art et essai

Le film sera présenté par **Bamchade Pourvali**, spécialiste du cinéma iranien, il dirige le site www.irancinepanorama.fr consacré à l'histoire et à l'actualité du cinéma iranien.

NOTE DU RÉALISATEUR
Après *Le Diable n'existe pas*, mon précédent film (Ours d'Or au festival de Berlin 2020), il m'a fallu quatre ans pour me lancer dans un nouveau projet. Au cours de ces années, j'ai écrit plusieurs scénarios, mais ce qui m'a finalement conduit vers *Les Graines du figuier sauvage*, c'est une nouvelle arrestation à l'été 2022. Cette fois, mon expérience en prison a été singulière car elle a coïncidé avec le début du mouvement « Femme, Vie, Liberté » en Iran. Je suivais, avec d'autres prisonniers politiques, les changements sociaux depuis l'intérieur de la prison. Alors que les manifestations prenaient une ampleur inattendue, nous étions stupéfaits par la portée des protestations et le courage des femmes.
Lorsque j'ai été libéré de prison, la question cruciale a été : sur quoi dois-je faire un film maintenant ? Elle occupait toutes mes pensées. J'ai repensé à une confession que m'avait faite un membre du personnel de la prison, et qui était restée gravée en moi : en pleine répression généralisée du mouvement « Femme, Vie, Liberté », alors qu'il visitait les cellules des prisonniers politiques, cet homme m'a pris à part pour me dire qu'il voulait se pendre devant l'entrée de la prison. Il souffrait d'un intense remords et ne pouvait pas se libérer de la haine qu'il éprouvait pour son travail. De telles histoires me convainquent que le mouvement des femmes en Iran finira par s'imposer et atteindre ses objectifs. Les répressions peuvent temporairement maintenir la situation sous contrôle pour le gouvernement, mais finalement le mouvement vaincra.
Dès ma libération, j'ai voulu réaliser un nouveau film pour contribuer à cet effort. Mais il n'est pas simple de rassembler des personnes prêtes à endosser les risques d'un tel projet. Il m'a fallu plusieurs mois pour réunir les acteurs et l'équipe technique. La peur d'être identifié et arrêté jette une ombre sur tout. Mais des solutions peuvent toujours être trouvées. Nous avions une équipe restreinte et un équipement technique minimal, mais la compétence du chef opérateur et de ses assistants a su en compenser les limites.
Je ne peux pas expliquer comment, mais nous avons réussi à contourner le système de censure. Le gouvernement ne peut pas tout contrôler. En intimidant et en effrayant les gens, ils essaient de donner l'impression qu'ils maîtrisent tout, mais cette méthode est une grenade assourdissante dont seul le bruit peut vous effrayer. Et finalement, le courage de mon équipe a été la force motrice qui nous a permis de terminer ce film.
Le choix des acteurs a été compliqué. Nous ne pouvions pas procéder à un casting large, car cela implique d'informer de nombreuses personnes, et la nouvelle d'un film en train de se préparer se répandrait peu à peu... Nous avons donc contacté les personnes une à une. Nous devions deviner qui, en plus de ses capacités artistiques, aurait la volonté et le courage de jouer dans un tel film. Il est délicat de savoir qui approcher, et cela demande beaucoup de confiance de toutes parts.
Pour les deux acteurs qui incarnent les parents, cela fut relativement simple. En plus d'être une excellente actrice, Soheila Golestani (Najmeh) a pris une position politique et sociale claire en faveur du mouvement « Femme, Vie, Liberté ». Elle a été emprisonnée, mais cela ne l'a pas empêchée de persister dans ses positions. Quant à Missagh Zareh (Iman), j'avais travaillé avec lui pour mon film *Un homme intègre*, et depuis nous attendions l'occasion de collaborer à nouveau. Je savais qu'il avait longtemps refusé de travailler pour le cinéma officiel iranien en protestation contre la censure.
Concernant les filles, ce fut plus complexe. Je ne voulais pas faire appel à des adolescentes que j'aurais pu mettre en danger sans qu'elles soient vraiment conscientes des enjeux. Je voulais des actrices intellectuellement matures et qui connaissent la pression exercée par les services de renseignements. Setareh Maleki (Sana) et Mahsa

Rostami (Revzan) sont relativement éloignées du rôle qu'elles interprètent en termes d'âge, mais leur capacité à se mettre dans la peau d'une adolescente est étonnante. J'ai adoré travaillé avec elles.
Bien entendu, je ne suis pas seul à subir de telles difficultés. Mes collègues cinéastes sont confrontés aux mêmes circonstances de tournage difficiles et à la lourde pression des forces de sécurité. Ils ont l'interdiction de quitter le territoire et sont menacés de prison, pour avoir simplement collaboré à une création artistique. Comme au Moyen-Âge, les tribunaux révolutionnaires ont ouvert des dossiers contre eux. La portée de la répression et de la censure s'est élargie à toutes les formes d'art. C'est d'une violence inouïe. Les organisations internationales ne doivent pas rester silencieuses.
Le régime iranien actuel ne reste au pouvoir que par la violence infligée à son propre peuple. Dans ce sens, le pistolet dans mon film est une métaphore du pouvoir au sens large. Elle permet également aux protagonistes de révéler leurs secrets, qui émergent progressivement, avec des conséquences tragiques.
De nombreux récits mettent en scène des puissants qui tuent leurs proches pour assurer leur propre sécurité. Mais en Iran, depuis la révolution de 1979, on a des récits qui élèvent l'infanticide, le fratricide, la recherche du martyre, en valeurs quasi-religieuses, mus par le fanatisme et l'asservissement à une idéologie. La soumission inconditionnelle aux institutions religieuses et politiques au pouvoir a créé de profondes divisions au sein des familles. Mais lorsque je regarde les manifestations menées par la jeune génération, il me semble qu'elle a choisi une voie différente, plus ouverte, pour affronter les oppresseurs.
Pendant longtemps, j'ai vécu sur une île au sud de l'Iran. Sur cette île, il y a quelques vieux figuiers sauvages dont le nom scientifique est « *ficus religiosa* ». Le cycle de vie de cet arbre m'a inspiré. Ses graines, contenues dans des déjections d'oiseau, chutent sur d'autres arbres. Elles germent dans les interstices des branches et les racines naissantes poussent vers le sol. De nouvelles branches surgissent et enlacent le tronc de l'arbre hôte jusqu'à l'étrangler. Le figuier sauvage se dresse enfin, libéré de son socle.

MOHAMMAD RASOULOF

Au dernier jour de la compétition est apparu sur le grand écran de l'Auditorium Lumière le très attendu *Les Graines du figuier sauvage*.
La récente condamnation, juste après l'annonce de la sélection du film de Mohammad Rasoulof, à une peine de prison très lourde assortie de coups de fouet, et la sortie clandestine d'Iran du cinéaste échappant de peu aux griffes de la «justice», avaient achevé de planter le contexte de révolte contre le régime de la République islamique qui nourrit le film, et tout l'engagement de son auteur.
C'est entièrement porté par cette énergie que *Les Graines* déroule ses quasi trois heures, en visant deux objectifs liés, mais distincts : *Les Graines du figuier sauvage* est entièrement situé aux côtés des membres d'une famille composée d'un homme très fier de venir d'être nommé juge d'instruction auprès du tribunal révolutionnaire, l'instance très politique du système judiciaire iranien, Iman, de sa femme Najmeh et de leurs deux filles, l'étudiante Rezvan et la lycéenne Sana.
Le film commence au moment de la mort de Mahsa Amini, qui fut le déclencheur du mouvement Femme Vie Liberté en septembre 2022. Ici le premier objectif du film est de réunir et de faire circuler un maximum des vidéos témoignant de la brutalité de la répression, et qui ont été alors très présentes sur les réseaux sociaux. Rezvan et Sana sont scotchées à leurs portables pour suivre les informations non-officielles, d'autant plus mobilisées qu'une de leurs amies a été gravement blessée par la police.
Elles se confrontent de plus en plus ouvertement à leur père, surtout soucieux de sa carrière sans remettre en cause la nature de celle-ci au service du régime, et à leur mère, Najmeh, qui tente de sauver une famille de plus en plus écartelée, et ne remet pas en cause l'état des choses, par conformisme prudent davantage que par conviction.
C'est dans ce cadre que se met en place l'autre objectif du film, le principal: un appel à tuer le père, le mauvais père. Celui-ci, incarné par cet Iman qui est à l'origine présenté comme un type correct, honnête, pieux, aimant sa famille, etc., sera pris dans un engrenage scénaristique qui en fera un monstre à abattre.
Cet agencement narratif, sur la plan dramaturgique assez artificiel, est justifié par le fait qu'Iman incarne le régime lui-même, et en particulier sa manière de se légitimer par la loi divine, bien au-delà de ses seuls actes les plus violents, qui relèveraient d'excès.
Toute la stratégie rhétorique de Rasoulof vise à réfuter la seule condamnation de faits précis, et à éliminer les hypothèses d'une réforme possible du système. Ce «père» qu'il faut tuer, et dont tout spectateur doit être amené à souhaiter la mort, et la mort de la main de ses enfants, c'est l'État iranien lui-même, plus encore que tel ou tel dirigeant.
Pour développer cette approche, le cinéaste combine deux dispositifs de récit. L'un est clairement emprunté à Asghar Farhadi, grand orfèvre des dilemmes servant de carburant scénaristique à des alternatives multiples menant à des effets différents. Autour de la question de savoir lequel des trois personnages féminins s'est emparé du revolver du père (attention symbole…) se déploie donc une série de conflits, révélations, doubles jeux.
Cette enquête «intérieure», dans l'appartement familial (avec un glaçant aparté sous forme d'interrogatoire par un flic du régime, situation que le réalisateur a lui-même connue) se reformule avec le passage à un style très différent, durant la dernière partie du film, qui cette fois emprunte aux genres du film de poursuite et du film d'horreur.
D'une incontestable efficacité dans sa manière de jouer sur les émotions au service d'une cause, cause qui, à Cannes, ne fait pas débat, le film y a obtenu l'ovation qu'il était en droit d'espérer. Celle-ci saluait à l'évidence la légitimité du combat pour la démocratie que proclame la nouvelle réalisation de l'auteur des *Manuscrits ne brûlent pas* et de *Le Diable n'existe pas* tout autant que la vigueur de sa mise en forme par le cinéma. Jean-Michel FRODON https://projection-publique.com/